

--> See the **erratum** for this article

## Catherine Bourgeois. Le culte de l'imperfection

Hervé Guay

---

Number 132 (3), 2009

Portraits d'une génération

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62919ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Guay, H. (2009). Catherine Bourgeois. Le culte de l'imperfection. *Jeu*, (132), 68–70.

HERVÉ GUAY

## Catherine Bourgeois LE CULTE DE L'IMPERFECTION



© Glauco.

Les professeurs connaissent le plus souvent fort mal les étudiants qui viennent les entendre pérorer semaine après semaine dans les auditoriums bondés des universités. Catherine Bourgeois a fait partie de ces jeunes qui ont étudié à l'UQAM avec moi. Mais je n'ai guère eu de contact avec elle. C'est presque par miracle que je me souviens de ses cheveux en bataille et de sa timidité qu'elle tentait parfois de masquer par un sourire – principalement parce que j'avais discuté à quelques reprises avec la camarade à côté de laquelle elle s'assoyait, échanges brefs et animés auxquels elle assistait de temps à autre sans y prendre part.

Aussi ai-je été surpris de constater quelques années plus tard que c'était Catherine et non Amélie (Dumoulin), l'ancienne camarade avec qui elle faisait désormais équipe sur le plan artistique, qui était devenue metteuse en scène. En 2005, c'est pourtant son parcours à elle que je me suis mis à analyser à l'instigation une fois de plus d'Amélie. En dépit de mes réticences, cette dernière m'avait convaincu d'écrire sur *Ce soir, l'Amérique prend son bain*, le second spectacle de Joe Jack et John, collectif formé par les deux jeunes femmes. À l'époque, je voulais attendre que leur travail témoigne de plus de maturité. En fait, j'avais peur qu'une critique mitigée du *Devoir* ne leur nuise davantage qu'elle ne leur donne un coup de main. Amélie prétendait qu'elles étaient prêtes à entendre ce que j'avais à dire. C'est ainsi que j'ai écrit une première critique sur la deuxième mise en scène de Catherine Bourgeois, dont je n'avais pas vu le premier spectacle. Je savais néanmoins qu'à certains égards, le second se situait dans la continuité du premier.

J'ai découvert une jeune metteuse en scène qui faisait ses premières armes à distance du théâtre traditionnel en proposant des fables discontinues et en intégrant des comédiens atteints de légère déficience intellectuelle. Catherine Bourgeois cherchait notamment à porter un regard satirique sur l'Amérique d'aujourd'hui et sur certaines de ses obsessions : la célébrité, la propreté, la perfection et la consommation. Vision qu'elle ne cessera d'approfondir à travers les trois spectacles ultérieurs qu'elle a mis en scène (*Go Shopping [et fais le mort]*, *The Baroness and the Pig* et *Mimi*).



*Mimi*, spectacle conçu et mis en scène par Catherine Bourgeois (Jo Jack and John, 2009), présenté dans un loft industriel de la rue de Gaspé.  
Sur la photo : Catherine Lépine-Lafrance et Michael Nimbleys. © Glauco.

Ses débuts hors du circuit théâtral habituel l'ont peut-être poussée à tisser des liens avec le « beau milieu ». Peut-être a-t-elle choisi Imago Theatre, compagnie établie de la scène anglophone montréalaise, en raison de sa taille moyenne et des préoccupations formelles qui animent cette troupe depuis toujours. Il est vrai qu'après l'École supérieure de théâtre, elle était allée se perfectionner à la Central School of Speech and Drama, à Londres. Chose certaine, Catherine Bourgeois a mis au point au fil des ans une esthétique scénique plus élaborée sans que le plateau n'en devienne aseptisé ou dépourvu d'humanité pour autant. La mise en scène de *The Baroness and the Pig* de Michael Mackenzie qu'elle a réalisée pour Imago a constitué une étape essentielle dans sa progression. Elle paraît y avoir compris qu'il est possible de concilier une plus grande maîtrise formelle tout en inscrivant l'imperfection propre à la nature humaine (un de ses thèmes de prédilection) au cœur de la représentation. *Mimi*, le spectacle suivant – pourtant conçu dans l'esprit du collectif Joe Jack et John – s'en est ressenti. Simplifiés et rendus plus efficaces, fable et espace ajoutaient beaucoup au charme de cette incursion théâtrale dans l'intimité d'un homme d'âge moyen atteint de déficience intellectuelle. Ce traitement épuré convenait bien à cette satire sociale qui prenait pour cible le mythe de la femme idéale, accessible à si peu d'entre nous, quand on y songe.

Je note quelques éléments particulièrement féconds dans le parcours de Catherine Bourgeois. Le premier d'entre eux, c'est sa patience comme artiste. Depuis la fin de ses études, elle n'a jamais signé plus d'un spectacle par année. Conséquence : elle ne s'est pas éparpillée et a vraiment gagné en maturité d'une production à l'autre. Le second vient du lien qu'elle sait créer entre le théâtre et la vie, comme si l'un était le prolongement de l'autre, une manière de l'interroger, de la critiquer en même temps que d'en faire partie. En artiste responsable, elle est consciente que ce que l'on met sur la scène concourt également à façonner la société, à la rendre plus inclusive, moins bête, en un mot, à la vivifier. Je constate enfin que comme metteuse en scène, elle a tendance à privilégier la satire. Mais il me semble qu'elle en voit désormais les limites et qu'elle en perçoit mieux les dangers. Risque de l'outrance, de la simplification, de la facilité et de la perte d'humanité. Aussi administre-t-elle de plus en plus à ses créations le contre-remède le plus indiqué : témoin cette poésie, parfois saupoudrée de tendresse, qui irrigue tant la création anglaise de *la Baronne et la Truie*, que celle, plus récente, de *Mimi*.

Je dois dire que j'aime l'univers théâtral qu'elle offre au public. Il est éloigné de la complaisance formelle et du « décorativisme » encore en vogue dans bien des salles montréalaises. Après avoir flirté avec le théâtre *trash*, elle s'en détache aussi dorénavant grâce à la qualité de l'environnement scénique et de l'expérience humaine qu'elle propose, que ce soit dans le loft d'un quartier ouvrier ou dans une salle à l'italienne.

Je trouve d'ailleurs particulièrement heureux que, comme artiste et comme personne, Catherine Bourgeois se soit épanouie au fur et à mesure qu'elle travaillait sur les raisons qui empêchent certains membres de la société de parvenir à leur plein épanouissement. Je reste ému devant pareil accomplissement. Je suis heureux d'avoir eu le privilège d'y assister et j'ai envie de continuer à suivre son travail. Comme Catherine autrefois, j'en serai témoin, du fond de la salle, silencieux ; à la sortie, je jetterai à la dérobée un regard sur celle qui aime tant méditer sur les obstacles que rencontre forcément l'humain qui veut déplier ses ailes. ■